HAL
open science

Archéologie de trois grands monastères jurassiens au XIe siècle : Saint-Claude, Baume-les-Messieurs et Gigny

Sébastien Bully

To cite this version:

Sébastien Bully. Archéologie de trois grands monastères jurassiens au XIe siècle : Saint-Claude, Baume-les-Messieurs et Gigny. Rencontres du Millénaire. Autour de la chronique de Falcon, Société des Amis des Arts et des Sciences de Tournus, pp.143-160, 2021. hal-03547440

HAL Id: hal-03547440

https://hal.science/hal-03547440v1

Submitted on 10 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Archéologie de trois grands monastères jurassiens au XIe siècle : Saint-Claude, Baume-les-Messieurs et Gigny

Sébastien BULLY
CNRS-UMR ARTEHIS

À la mémoire de Matthieu Le Brech

Résumé

Les années qui voient la consécration de l'abbatiale Saint-Philibert à Tournus sont aussi celles d'une importante activité constructive « outre Saône » que l'on peut apprécier plus particulièrement dans les monastères jurassiens de Saint-Oyend de Joux (Saint-Claude), Baume (les-Messieurs) et Gigny. Les recherches menées ces deux dernières décennies sur ces établissements à travers des études d'archéologie du bâti, des fouilles et sondages archéologiques, comme des prospections géophysiques, permettent d'engager une relecture des choix architecturaux et topographiques mis en œuvre, tout en pointant leur diversité ou a contrario certaines analogies.

Les années qui voient la consécration de l'abbatiale Saint-Philibert de Tournus sont aussi celles d'une importante activité constructive dans le comté de Bourgogne et de l'épanouissement du « premier art roman »[1]. Parmi la vingtaine d'églises — conservées ou disparues — assurément construites ou reconstruites, « outre Saône », entre la fin du Xe siècle et le XIe siècle, on s'intéressera ici plus particulièrement aux abbatiales jurassiennes de Saint-Oyend (Saint-Claude), Baume (les-Messieurs) et Gigny (*fig. 1*).

Les recherches menées ces deux dernières décennies sur ces sites à travers des études d'archéologie du bâti et architecturales, des fouilles et des sondages archéologiques, ou encore des prospections géophysiques, sont largement redevables à un collège de chercheurs au nombre desquels on citera Éliane Vergnolle[2], Christian Sapin[3], Marie-Laure Bassi[4], Matthieu Le Brech[5] et l'auteur de ces lignes[6]. Ces travaux ont principalement permis d'engager une relecture du parti architectural des abbatiales, en particulier au niveau des chevets et des parties occidentales, tout en pointant leur diversité ou certaines analogies ; dans une moindre mesure, ils permettent de suggérer quelques pistes en ce qui concerne la topographie des monastères, entre circulations et organisation claustrale.

Fig. 1 - carte du sud du diocèse de Besançon : localisation des monastères (fond de carte D. Vuillermoz/APAHJ)

Le monastère de Saint-Oyend de Joux (Saint-Claude)

Héritier d'une topographie haut médiévale complexe, le monastère fondé par les Pères du Jura au Ve siècle affiche une indéniable vitalité au début du XIe siècle, ainsi qu'en témoignent d'importants chantiers de reconstructions portant sur une, sinon deux de ses églises, et sur une longue galerie reliant les deux édifices[7] (*fig. 2*).

C'est à partir de la *Chronique de Saint-Claude* du XIIe siècle, que l'on attribue à l'abbé Gauceran (v. 1015-v. 1033) l'initiative de la reconstruction de l'église Saint-Oyend — future église Saint-Claude —, consacrée le 21 octobre 1039[8], à l'emplacement de l'église funéraire du monastère érigée dès les Ve-VIe siècles. Cependant, un acte donné au monastère en 992-993, édité par G. Moyse[9], mentionne la présence des reliques d'Oyend dans l'abbatiale Saint-Pierre[10]. Cette brève allusion pourrait indiquer que les reliques avaient été déposées provisoirement à Saint-Pierre en raison de travaux de reconstruction déjà engagés à l'église Saint-Oyend à la fin du Xe s. (pour les parties orientales ?)[11]. L'intégration

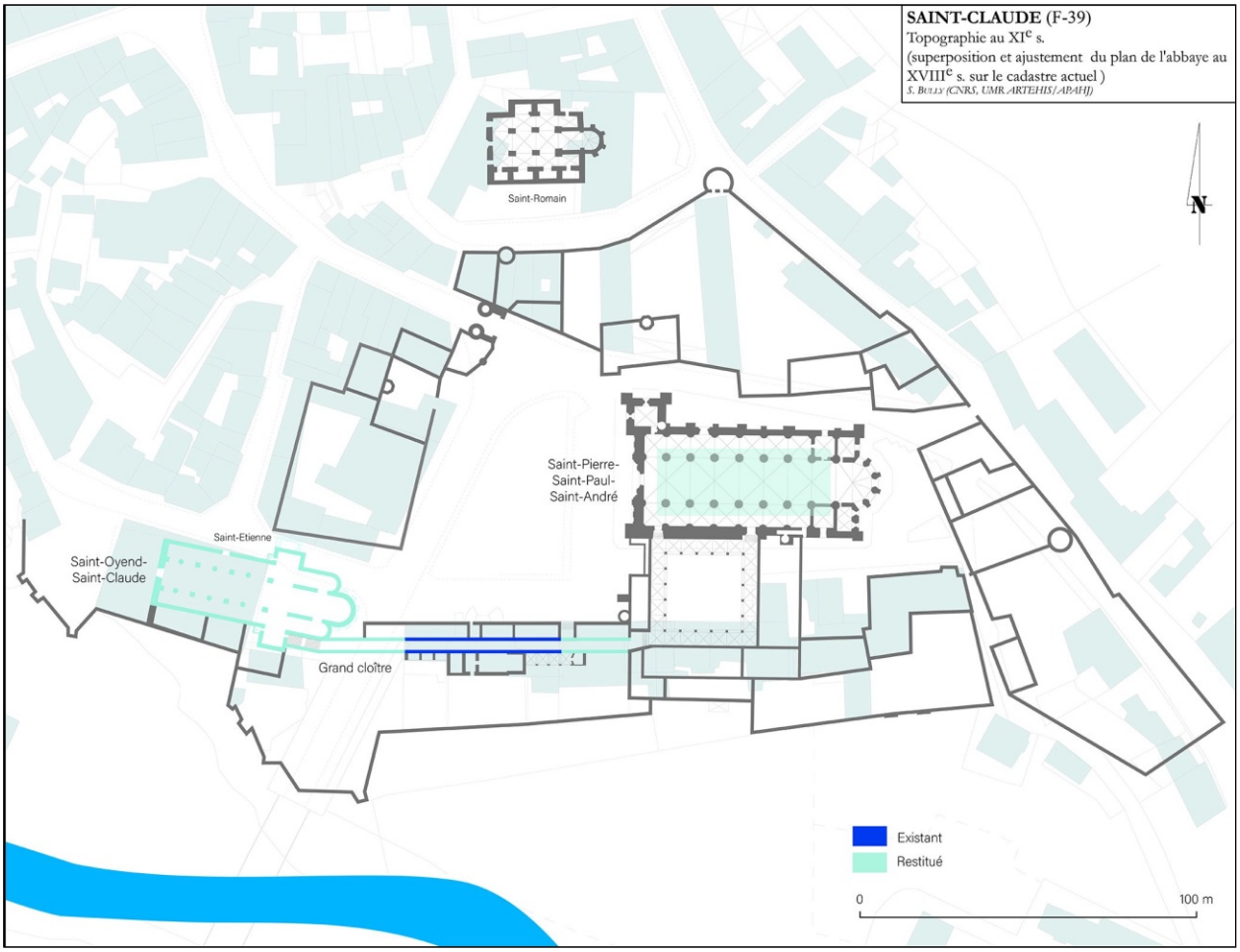

Fig. 2 - Saint-Claude - topographie de l'abbaye au XIe siècle (d'après S. Bully, CNRS-UMR ARTEHIS)

(pour les parties orientales ?)[12]. L'intégration d'une crypte dans le nouvel édifice de l'an mil, accueillant les reliques des Pères du Jura, puis de saint Claude à partir de la seconde moitié du XIIe siècle, marque l'évolution de la basilique funéraire en église de pèlerinage. On connaît cette église grâce à des descriptions[13], des plans[14] et des gravures précédant sa destruction en 1754 (*fig. 3*). En dépit de manifestes transformations de la fin du Moyen Âge et de l'époque moderne, son parti architectural primitif peut être pour partie restitué et pour partie suggéré.

Il s'agissait d'une vaste église à trois vaisseaux, de près de 58 m de long pour 18 m de large en œuvre, ouvrant sur un large transept précédant une profonde travée droite de chœur et une abside semi-circulaire. Les plans schématiques du XVIIIe siècle représentent imparfaitement le parti de la nef, charpentée, dont les grandes arcades reposaient alternativement sur des piliers carrés et ronds d'après une visite de 1743[15]. Cette alternance des supports (carrés, circulaires et octogonaux) est commune à un certain nombre d'édifices jurassiens et comtois à partir du second quart du XIe siècle et renvoie à des solutions également éprouvées dans l'arc alpin durant cette même période[16]. Concernant le chevet primitif, il est vraisemblable que la chapelle nord à chevet plat et une sacristie au sud ont remplacé des absidioles accostées semi-circulaires (*cf. fig. 31*). Mais plus encore que la restitution d'un chevet à abside et absidioles, une relecture des documents anciens permet de proposer l'existence d'un chœur encadré de deux tours de clochers disposées sur la travée externe des bras du transept (*fig. 4*). Nous verrons que l'on peut également restituer deux tours de clocher sur les bras du transept de l'abbatiale Saint-Pierre de Baume dès le début du XIe siècle.

À Saint-Oyend, la nef était-elle précédée d'une avant-nef ? Nous n'avons pas de réponse assurée dans l'état de la documentation ; tout au plus une salle haute appartenant à l'église est-elle mentionnée au milieu du XIIe siècle par Geoffroy de Hautecombe, biographe de saint Pierre de Tarentaise, relatant un épisode de sa vie durant lequel, de passage à l'abbaye de Saint-Oyend, il reçut une foule de nécessiteux « (dans) un lieu convenable dans la (une ?) tour de la basilique Saint-Oyend. On y montait par des escaliers en colimaçon des deux côtés. On y installa un siège entouré de grands panneaux de bois, en sorte que les visiteurs ne percevaient que son imposition de la main, ses paroles et ses réponses. Ils montaient un par

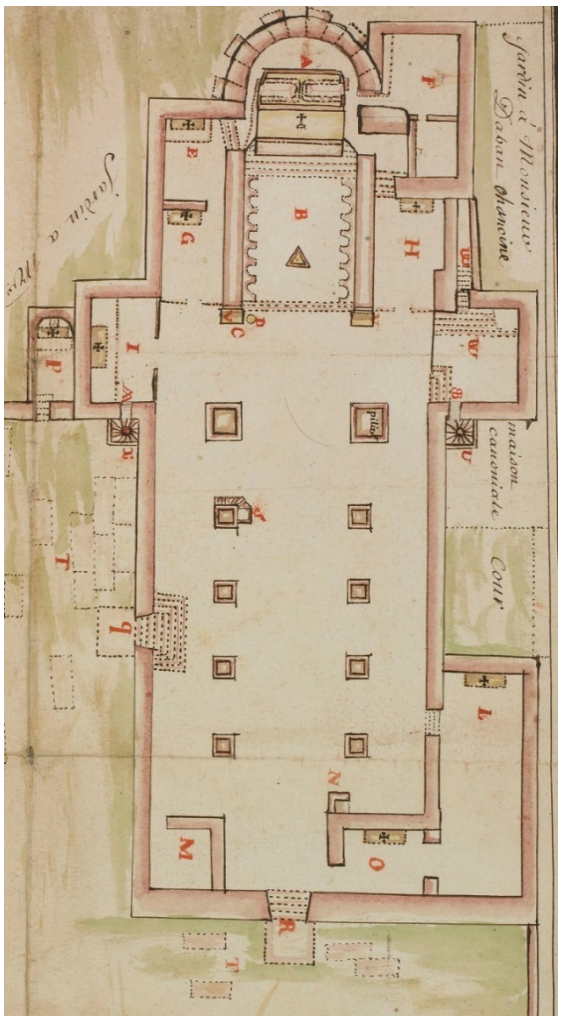

Fig. 3 - Saint-Claude - plan de l'église Saint-Oyend-Saint-Claude en 1748 (Arch. Dép. du Jura, 2H Pl 62)

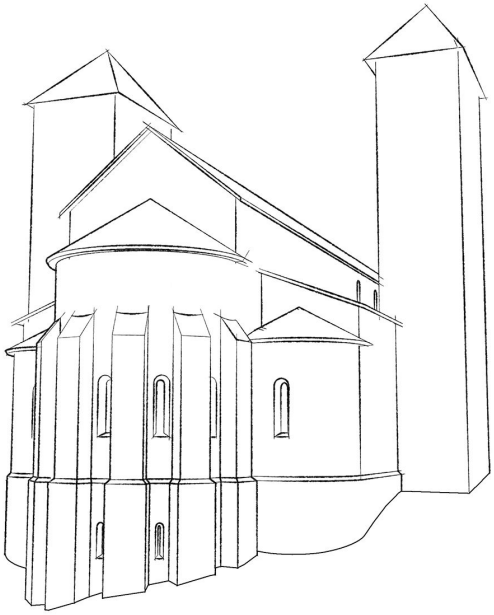

Fig. 4 - Saint-Claude - proposition de restitution du chevet de l'église Saint-Oyend au XIe siècle (infographie D. Vuillermoz d'après S. Bully)

un par l'un des escaliers et redescendaient ensuite par l'autre, afin d'éviter qu'ils se mettent en danger l'un ou l'autre »[17]. La pièce décrite était-elle une chapelle de clocher, comme à la cathédrale d'Aoste[18] ou celle de Saint-Pierre en Tarentaise[19], ou s'agissait-il de la salle haute d'un massif occidental ? L'épaisseur de la façade, telle qu'elle est reportée sur un plan de 1748 serait-elle également l'indice d'un massif disparu ?

Le chœur de l'édifice sanclaudien couvrait la crypte placée sous le vocable de Saint-Martin. Cette crypte traduisait de nouvelles exigences liées à la vénération des reliques, mais elle était également structurellement nécessaire pour ériger une vaste église en rebord de falaise, sur un terrain qui présentait une déclivité ouest-est (*fig. 5*). Ses dimensions comme son plan — que l'on assimile habituellement à celui d'une crypte-halle par comparaison avec les cryptes régionales contemporaines de Saint-Désiré et de Saint-Lothain — nous échappent ; une brève description en 1754 la décrit comme un lieu renfoncé et sans jour, très obscur et sans ornement, éclairé seulement par trois petites fenêtres sans vitres de trois pouces de large[20]. Une prospection géophysique par radar-sol menée à l'emplacement de l'ancien chœur en 2003 a révélé quelques maçonneries et une possible abside, mais ces vestiges restent cependant difficiles à attribuer à un édifice en général et à la crypte en particulier. Toujours selon les textes d'archives, on accédait à la crypte par deux entrées latérales ; celle du sud était placée au milieu d'un escalier de 27[21] ou de 35 marches[22] faisant communiquer la galerie dite du "grand cloître" à l'église en contre-haut.

Contrairement à l'église Saint-Oyend, cette galerie du grand cloître est en partie conservée dans les sous-sols d'un immeuble établi dans l'ancien palais abbatial. La galerie a été étudiée à l'occasion des fouilles programmées menées sur l'emprise de l'ancien palais abbatial entre 1998 et 2003 ; un long segment est aujourd'hui mis en valeur dans le sous-sol archéologique du Musée de l'Abbaye (*fig. 6*).

La première mention du grand cloître dans les sources d'archives remonte à 1420, mais son étude archéologique (bâti et fouille) date sa construction dans la première moitié du XIe siècle, qui est donc contemporaine ou immédiatement postérieure à la reconstruction de l'église Saint-Oyend[23]. Aujourd'hui conservée sur un segment de 44,50 m, la galerie se développait sur une longueur de 110 m entre l'église Saint-Oyend à l'est et l'abbatiale dédiée aux saints Pierre, Paul et André à l'ouest (*cf. fig. 2*). Elle se présente comme un long boyau de 2,80 m de largeur par 3,50 m de hauteur, éclairé primitivement par de petits *oculi* et charpenté à l'origine avant d'être voûté en berceau brisé au XIIe siècle. Le sol d'origine était constitué d'une simple couche de mortier terreux. Les

Fig. 5 - Saint-Claude - vue depuis le sud : emplacement de l'église Saint-Oyend en rebord de falaise (rectangle blanc) ; l'abbatiale romane des Trois Apôtres est à l'emplacement de l'abbatiale gothique à droite (actuelle cathédrale) (cl. S. Bully)

Fig. 6 - Saint-Claude - galerie du « grand cloître » dans le sous-sol archéologique du Musée de l'Abbaye (cl. R. Le Pennec)

murs, de 0,93 m d'épaisseur, semblent avoir été enduits d'un badigeon jaune en parement intérieur, alors que le parement extérieur sud conserve les vestiges d'un enduit décoratif de *pietra rasa*. Les assises de moellons de petits appareils réglées des parements internes sont soulignées par des joints tirés au fer, selon un traitement bien reconnu au XIe siècle[24] — et notamment dans l'église de Saint-Lupicin, à une dizaine de kilomètres[25]. Sur une petite plage de maçonneries piquetée de ses enduits et étudiée pierre par pierre, des niveaux d'arase provisoire marqués par des interruptions d'assises et des changements d'appareils révèlent quatre grandes étapes d'un chantier progressant par tranches horizontales.

À partir de la seconde moitié du XIe siècle, le flanc sud du grand cloître était occupé par un cimetière monastique, où la fouille a reconnu de simples tombes en pleine terre ou en coffrage mixte, alors que le mur nord de la galerie était bordé d'une file de sept tombes maçonnées (se poursuivant de part et d'autre de l'emprise de la fouille) en situation *sub stillicidio* (*fig. 7*). L'analyse radiocarbone d'un individu contenu dans l'une des tombes date ce dispositif des années 970-1070 avec une plus forte probabilité dans le premier tiers du XIe siècle. Ces tombes, que l'on peut considérer comme privilégiées, constituent un dispositif original, sans véritable comparaison connue à ce jour : telles des *formae*, elles ont toutes été aménagées simultanément et elles sont contemporaines de la construction de la galerie qui conserve dans son parement extérieur la rainure d'insertion des couvercles des cuves. Elles sont disposées selon une file jointive scandée par des massifs de maçonnerie interprétés comme des marques de surfaces. Ce dispositif funéraire peut être compris comme une mise en parallèle avec les processions qui se déroulaient dans la galerie entre les deux « pôles » du monastère ; il interpelle sur le degré de sacralité accordé à cet espace circulatoire, sacralité dont on ne sait si elle découlait des psalmodies des moines en processions ou/et de la diffusion de la *virtus* des saints par l'entremise d'une longue chaîne — supposée — de tombes jusqu'à la crypte où étaient déposées les reliques (*fig. 8*).

Du côté ouest, la galerie desservait l'église dédiée aux Trois Apôtres. On présume qu'elle devait déboucher dans un cloître qui flanquait déjà l'église.

Fig. 7 - Saint-Claude - relevé en plan de la galerie et des tombes contemporaines (phase XIe s.-première moitié du XIIe s.) (infographie D. Vuillermoz/APAHJ, d'après équipe de fouille)

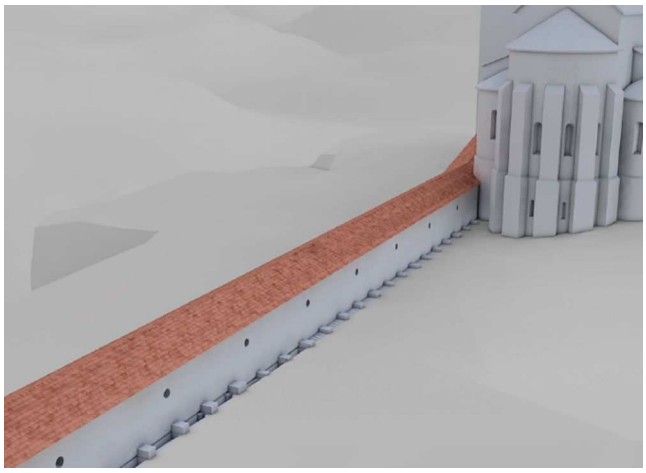

Fig. 8 - Saint-Claude - proposition de restitution de la grande galerie et des tombes maçonnées en file aboutissant au chevet de la crypte Saint-Martin de l'église Saint-Oyend au XIe siècle (modélisation D. Vuillermoz/APAHJ d'après S. Bully)

On ne sait pour ainsi dire rien de l'église qui précède le chantier de reconstruction de l'abbatiale — actuelle cathédrale — engagé à la fin du XIVe siècle, si ce n'est qu'elle est à l'emplacement du premier lieu de culte du monastère[26] et qu'elle tombe en ruine en raison de sa grande ancienneté[27]. Pour R. Tournier, en 1954, l'abbatiale gothique succédait à une construction romane qu'il attribue même à l'abbatiat de Gauceran[28]. Cette assertion trouve cependant un certain écho dans les sondages archéologiques ouverts dans la nef et dans le chœur en 1991 et 1995, qui ont révélé des maçonneries pouvant dater de l'époque romane (en stratigraphie) et un chapiteau épannelé daté de la première moitié du XIe siècle[29]. Sa facture de taille assez grossière et des vestiges de mortier laissent supposer qu'il était enduit ou stuqué[30] (*fig. 9*).

Fig. 9 - Saint-Claude - chapiteau épannelé provenant de l'ancienne abbatiale romane des Trois Apôtres, h. 25,5 cm, l. 44 cm, ép. 33 cm (cl. R. Le Pennec)

Le monastère de Baume

Baume-les-Messieurs figure parmi les établissements les mieux conservés de Franche-Comté et bénéficie depuis deux décennies d'un regain d'intérêt qui a profondément renouvelé nos connaissances sur son origine, sur son abbatiale romane et plus largement sur les bâtiments monastiques reconstruits entre les XIIe et XVIIe siècles[31] (*fig. 10-11*).

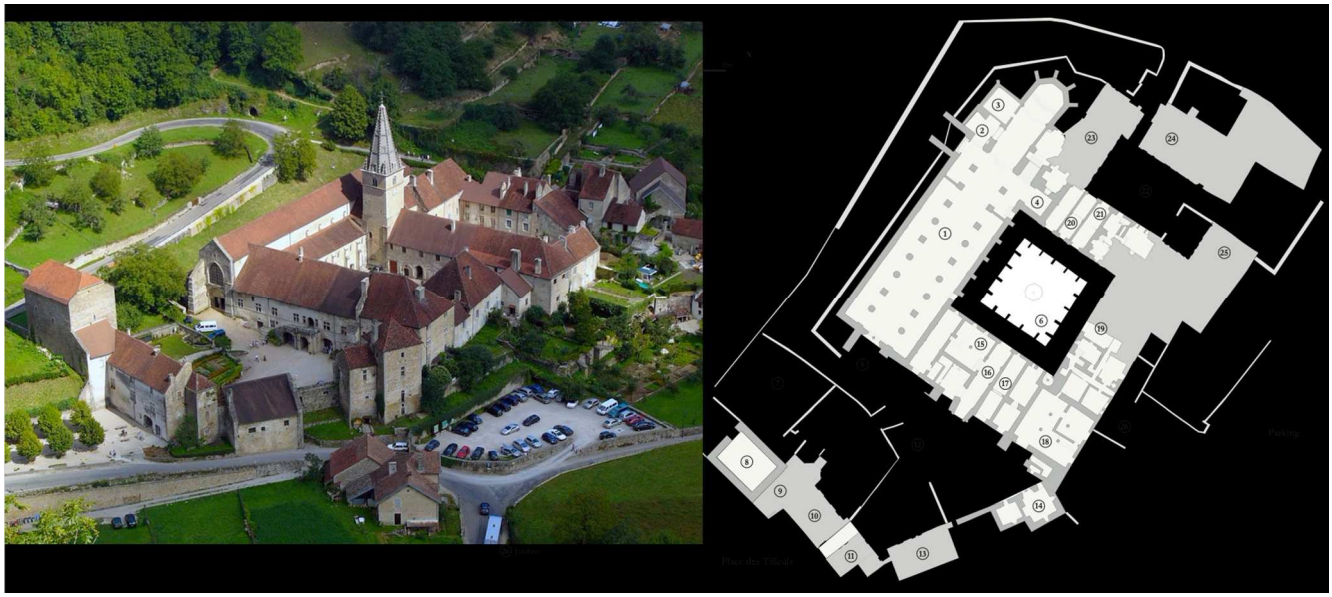

Fig. 10 et 11 - Baume-les-Messieurs - à gauche, vue générale des anciens bâtiments monastiques depuis le sud-ouest (cl. E. Pauly/Arch. Dép. du Jura) ; à droite, plan général du monastère (état actuel) avec restitution des galeries du cloître (infographie M. L. Brech d'après CEM, Auxerre)

Les recherches archéologiques menées dans le chœur de l'abbatiale Saint-Pierre entre 2011 et 2012 ont révélé des indices d'occupation dès le VIIe siècle et des premières constructions, identifiées comme des cuisines ou des annexes de cuisine monastique, datées de la fin du VIIIe siècle[32] (*fig. 12*). On présume que le bâtiment carolingien se développait au chevet d'une église que l'on situe plus à l'ouest — sous la nef de l'église romane —, reconnue, indirectement, par la découverte d'un important lot de fragments de vitraux dans le comblement d'une fosse[33]. Au moment de l'apparition de la *cellula* de *Balma* dans un texte en 869[34], les données de l'archéologie laissent supposer que l'on est en présence d'un établissement déjà bien établi et structuré.

À l'aube du second millénaire, les bâtiments carolingiens — reconstruits au milieu du Xe siècle (état 5) —, sont détruits pour céder la place au vaste chantier de la nouvelle abbatiale (61,40 m de longueur), qui débute avec les parties orientales (état 6) (*fig. 13 ; cf. fig. 31*).

En dépit des importantes reconstructions engagées à partir du XIIIe siècle[35], l'étude archéologique des élévations a permis à M.-L. Bassi de restituer le plan d'un chevet à cinq absides échelonnées, précédé d'un transept bas aux bras saillants, couverts d'un berceau en plein cintre[36]. La lecture de la maçonnerie dans la

Fig. 12 - Baume-les-Messieurs - vue générale de la fouille du chœur en 2011 (cl. S. Bully)

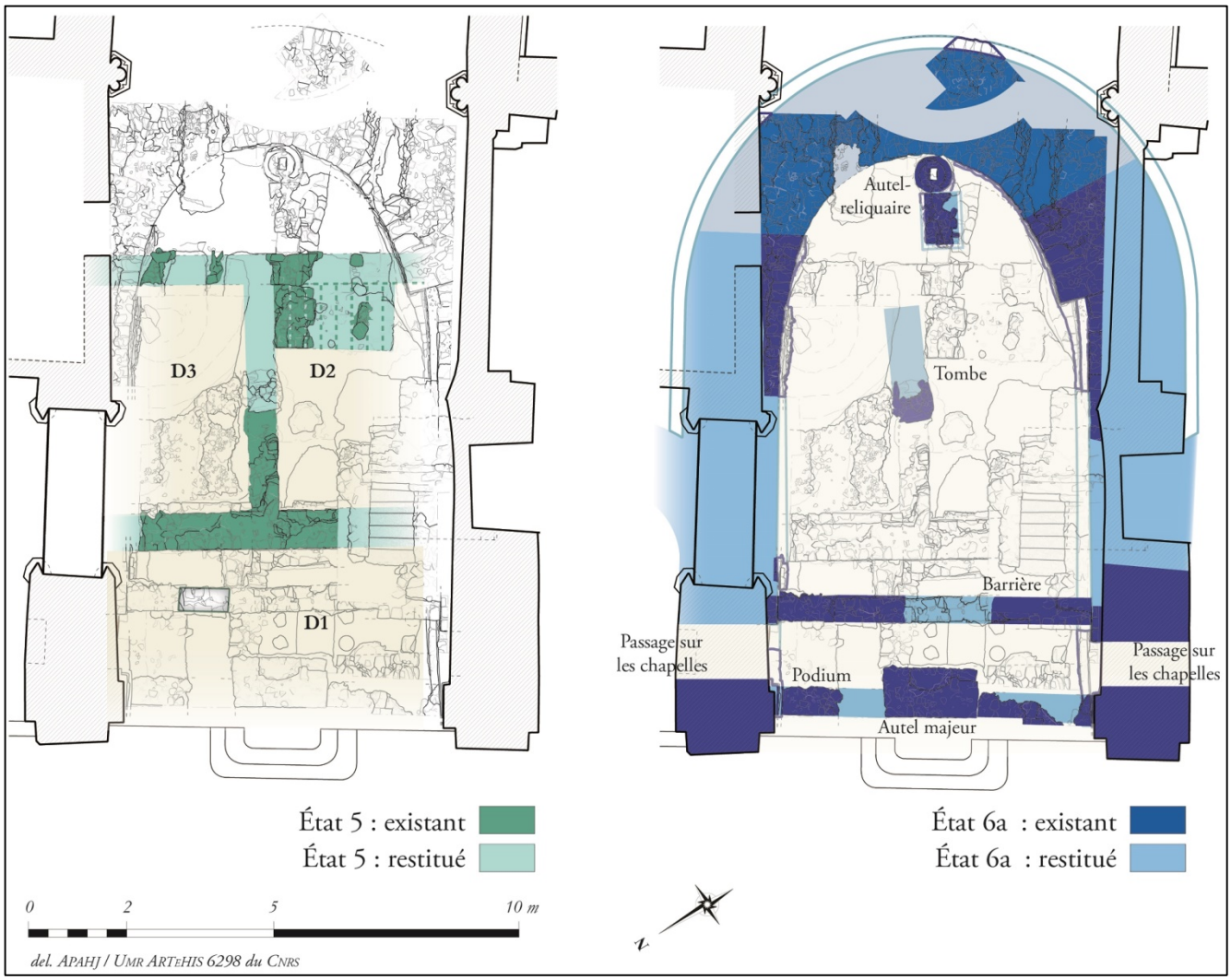

Fig. 13 - Baume-les-Messieurs - fouille du chœur : relevés des états des Xe et XIe s. (infographie L. Fiocchi d'après équipe de fouille)

partie inférieure du mur est du bras sud a révélé l'arrachement d'une absidiole externe, et la courbure d'un escalier menant dans les combles sud suggère qu'il repose sur l'arase de l'amorce du mur semi-circulaire de l'absidiole intermédiaire sud[37]. C'est encore l'étude d'archéologie du bâti dans les combles de l'église qui a permis d'identifier les souches de deux tours de clocher sur les travées externes des bras du transept (*fig. 14*). Ces derniers conservent de hautes et larges baies (1,75 x 0,95 m) à la naissance des voûtes, faiblement ébrasées, qui renvoient à des modèles du XIe siècle. Le mur sud du bras sud est également percé de trois *oculi* d'environ 1 m de diamètre.

La fouille archéologique du chœur a permis de poursuivre l'étude du chevet roman avec la découverte d'une profonde et large abside centrale précédée d'une courte travée de chœur (*cf. fig. 13*)[38]. Mais l'un des points essentiels des recherches a été la reconnaissance des installations liturgiques contemporaines du premier état roman. Un massif de maçonnerie quadrangulaire à l'entrée du chœur est identifié comme

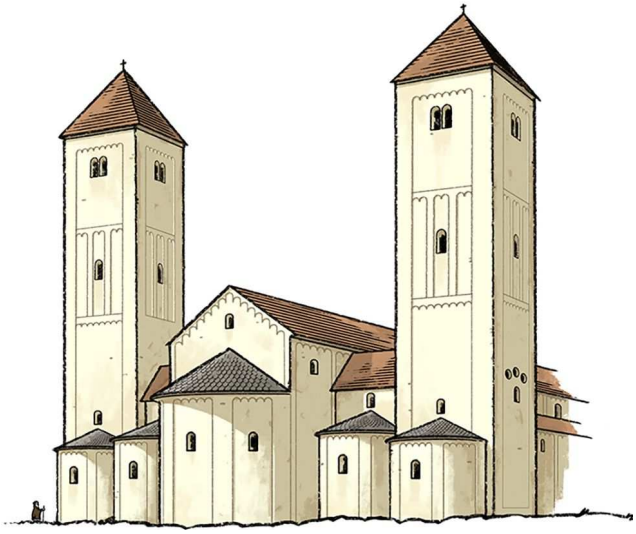

Fig. 14 - Baume-les-Messieurs - proposition de restitution du chevet du début du XIe s. (dessin R. Charpentier d'après S. Bully et M.-L. Bassi)

la fondation de l'autel majeur (1,98 x 1,03 m, h. observée de 0,83 m) (*fig. 15*) ; il est bordé de part et

d'autre par des niveaux de préparation d'un emmarchement ou d'une limite de podium de chœur, restitué à environ 0,65 m de hauteur par rapport au niveau de circulation estimé du transept. Un muret d'axe nord-sud de 0,66 m de large clôturait l'espace oriental de l'abside derrière l'autel majeur et marquait une partition de l'espace liturgique. On ignore si ce muret, non véritablement fondé, au centre duquel on restitue une ouverture axiale, supportait une élévation maçonnée, une barrière en bois ou encore une grille en fer. À l'ouest de la clôture de chœur, deux ouvertures latérales établissaient une communication entre le podium de l'autel majeur et les chapelles intermédiaires.

Fig. 15 - Baume-les-Messieurs - fouille du chœur : autel majeur, emmarchement du podium et barrière de chœur (cl. M.-L. Bassi)

Fig. 16 - Baume-les-Messieurs - fouille du chœur : empreinte du piétement de l'autel-reliquaire (cl. M.-L. Bassi)

Au-delà de la barrière, l'abside accueille un nouvel autel et une tombe. L'autel était adossé au fond de l'abside ; il est reconnu par l'empreinte au sol dans une couche d'argile de son piétement parfaitement circulaire (*fig. 16*). Cette forme indique que le pied de la table devait ressembler à une margelle monolithe de 0,80 m de diamètre externe pour 0,52 m de diamètre interne[39]. Dans la couche d'argile marquée de l'empreinte du piétement a été aménagée une petite fosse maçonnée quadrangulaire – L. 25 cm, l. 17 cm, prof. 16 cm – que l'on identifie comme un *loculus* destiné à recevoir un reliquaire. La question qui subsiste est de savoir s'il s'agissait de reliques de consécration d'un autel secondaire, ou, plus probablement selon nous, d'un reliquaire que l'on pouvait prélever par une sorte de *fenestella* aménagée dans la margelle, pour être déposé sur la table à reliques en certaines occasions[40]. Une petite plate-forme maçonnée au-devant de la table semble contribuer au dispositif.

L'abside romane a accueilli une seule sépulture, déposée en son centre, réduite à une simple fosse quadrangulaire de 0,90 m de profondeur creusée dans les couches de démolition du dernier état du bâtiment carolingien. L'extrémité occidentale de la fosse était aménagée d'un enchevêtrement de blocs servant probablement de calage à un coffre de bois[41] (*fig. 17*). Cette sépulture, privilégiée, en raison de son unicité et de sa situation, a été totalement relevée et son emplacement semble avoir été ensuite marqué au sol par une sorte de petit podium maçonné. L'identité du défunt nous échappe ; M.-L. Bassi suggère l'hypothèse de saint Aldegrin, ermite et compagnon d'Odon, mort après 942, dont on aurait transféré la dépouille au début du XIe siècle[42] dans le sanctuaire nouvellement construit. À ce titre, l'espace compris entre la barrière de chœur derrière l'autel majeur et l'abside, avec sa table à reliques, pourrait être assimilé à une « crypte liturgique », faute d'une véritable crypte architecturale souterraine, difficilement aménageable en raison de la topographie et du contexte géologique[43].

L'église Saint-Pierre conserve une longue nef romane de dix travées, mesurant 45 m par 17,30 m de largeur (en œuvre), composée d'un vaisseau central bordé de bas-côtés (*fig. 18*). M.-L. Bassi a cependant démontré que les sept travées occidentales appartiennent à une seconde campagne de travaux, datée de la seconde moitié du XIe siècle. Le vaisseau

Fig. 17 - Baume-les-Messieurs - fouille du chœur : fosse de la tombe privilégiée au centre (cl. M.-L. Bassi)

Fig. 18 - Baume-les-Messieurs - vue de la nef vers le chœur (cl. A. Tournier)

central, de 7,20 m de largeur, voûté d'ogives depuis le XIIIe siècle, était primitivement couvert d'un berceau plein cintre soutenu toutes les deux travées par des arcs doubleaux pénétrant dans des pilastres (à l'image de la nef romane de l'église Saint-Désiré de Lons-le-Saunier[44]). Cette nouvelle proposition d'un voûtement de la nef invalide la restitution traditionnelle d'une charpente reposant sur des arcs diaphragmes[45]. Les bas-côtés conservent leurs voûtes d'arêtes, mais en partie reconstruites. En parement extérieur, le mur du bas-côté nord présente encore des plages de petites arcatures murales réunies par des lésènes. Les grandes arcades des dix travées de la nef reposaient sur une alternance de piliers de plan circulaire, octogonal ou carré.

Comme nous l'avons vu précédemment pour l'église Saint-Oyend, la question d'une avant-nef a été posée pour l'abbatiale de Baume[46]. Les premiers indices d'un massif occidental étaient livrés par deux mentions du XVIIIe siècle faisant état d'un « ancien portique » devant l'église[47] et « d'un porche ou vestibule » détruit par l'abbé Henri de Salins au milieu du XVe siècle, au moment de la reconstruction de la façade[48]. Des prospections géophysiques (*cf. fig. 22*) et un premier sondage ont confirmé la présence d'une puissante maçonnerie dans le prolongement du mur gouttereau sud de la nef[49]. Et plus récemment, un second sondage au-devant de la façade a révélé l'emmarchement d'un portail antérieur à celui du XVe siècle et des indices de constructions antérieures[50] (*fig. 19*). En stratigraphie, les marches du premier portail recouvrent un feuilletage de sols (intérieurs) qui scellent un premier horizon d'inhumations daté par radiocarbone des années 950-1030 (*fig. 20*). Ces données permettent de proposer l'existence d'une construction qui se développait à l'ouest de la façade actuelle, à l'emplacement d'un espace funéraire. Les limites du sondage n'ont cependant pas permis de définir les relations stratigraphiques entre les niveaux de circulation et la fondation de la façade romane dans laquelle est établi le premier portail. Les faibles dimensions de cette ouverture (2,12 m) plaident en faveur d'un portail sans trumeau[51] ; outre ses dimensions modestes — par rapport à celles de l'église —, l'absence d'éléments ornementaux complexes, comme des ébrasements ou des ressauts, ne rend pas compte de la monumentalité généralement recherchée pour les portails externes. Ces dispositions

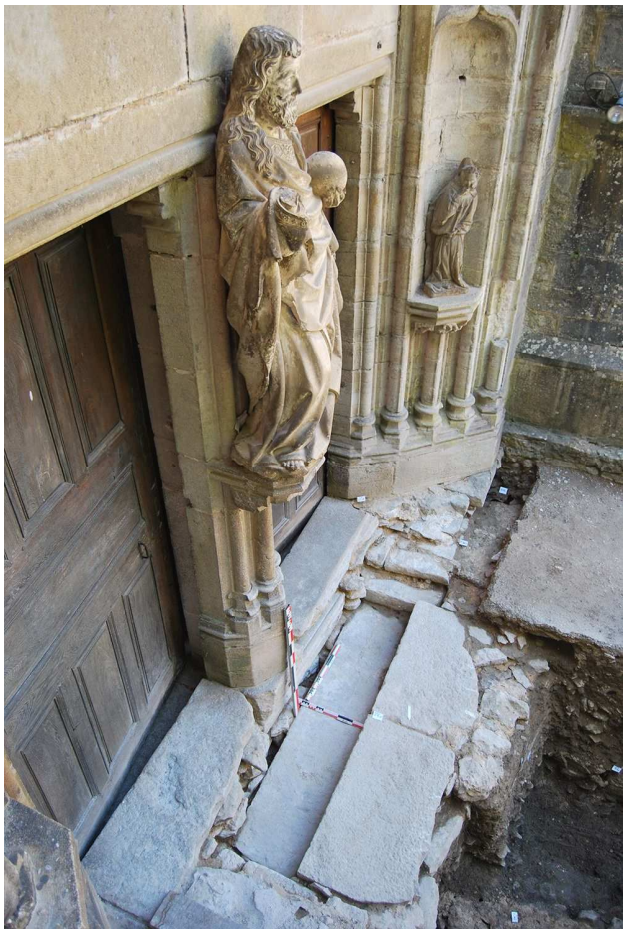

Fig. 19 - Baume-les-Messieurs - sondage du parvis : emmarchement du portail roman sous le portail du XVe s. (cl. S. Bully)

sont analogues à celles des portails placés entre l'avant-nef et la nef de Tournus (2,43 m de large) et de Romainmôtier (2,02 m de large), tous deux composés d'une ouverture en plein-cintre sans ébrasement. Ces caractéristiques nous incitent donc à associer ce portail à une façade interne.

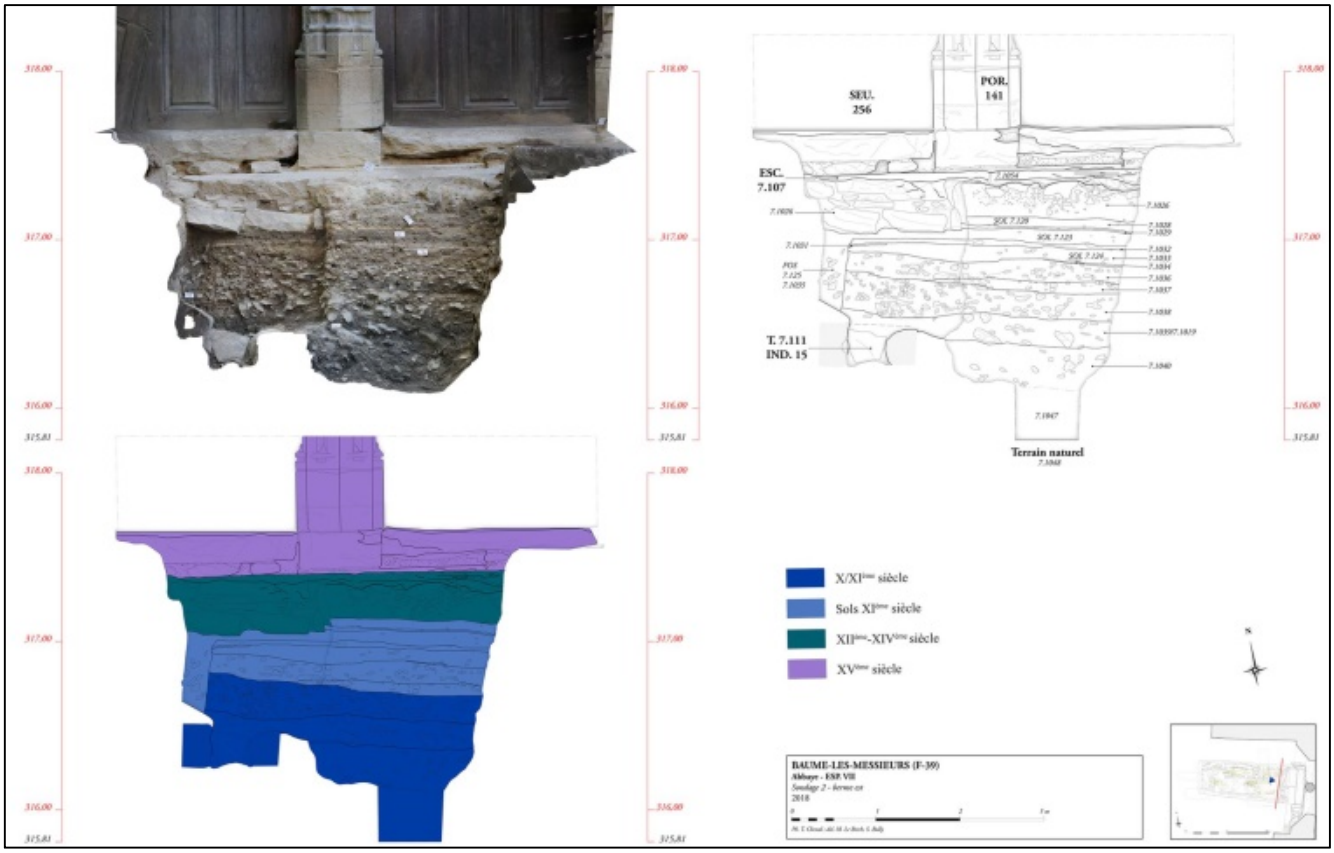

Fig. 20 - Baume-les-Messieurs :
relevé de la coupe stratigraphique est du sondage du parvis
(d'après M. Le Brech et S. Bully)

Pour résumer, on ignore si les niveaux de sol appartiennent à l'église qui précède l'abbatiale romane ou à une première avant-nef contemporaine de la seconde phase du XIe siècle. En revanche, il est tout à fait envisageable que le premier portail appartienne à une phase de construction ou de reconstruction d'une avant-nef dans le premier tiers du XIIe siècle, dans laquelle on replacera le pilier inscrit de l'abbé Aubri (1107-1134)[52] ainsi que des tailloirs présentant une modénature du XIIe siècle, remployés dans la fondation de la façade gothique du bas-côté sud[53]. Le plan comme l'emprise de cette avant-nef présumée du XIIe siècle restent largement hypothétiques (*fig. 21*).

C'est également du XIIe siècle que date l'organisation claustrale, encore perceptible aujourd'hui en dépit des nombreuses transformations et reconstructions opérées entre les XIIIe et XVIIe siècles[54]. Des observations menées en 1966 à l'occasion de travaux conduisent à penser que les galeries du cloître localisées par les cartes géophysiques appartiennent aux phases de constructions des XIIe et XVe siècles[55] (*fig. 22*) : la question de la topographie antérieure reste donc entière. Tout au plus pouvons-nous revenir sur les bâtiments carolingiens découverts dans la fouille du chœur. Ceux-ci sont interprétés comme des cuisines ou des annexes de cuisine, non pas adjacentes au réfectoire monastique, mais peut-être aux infirmeries ou au noviciat — attesté au début du Xe siècle d'après la Vita Odonis[56] — à l'image de la topographie de Saint-Gall[57]. Dès lors, est-il permis d'imaginer que le Baume carolingien, et plus encore du XIe siècle, qui voit la reconstruction d'une très grande abbatiale au parti architectural ambitieux, soit déjà organisé autour d'un premier cloître ?

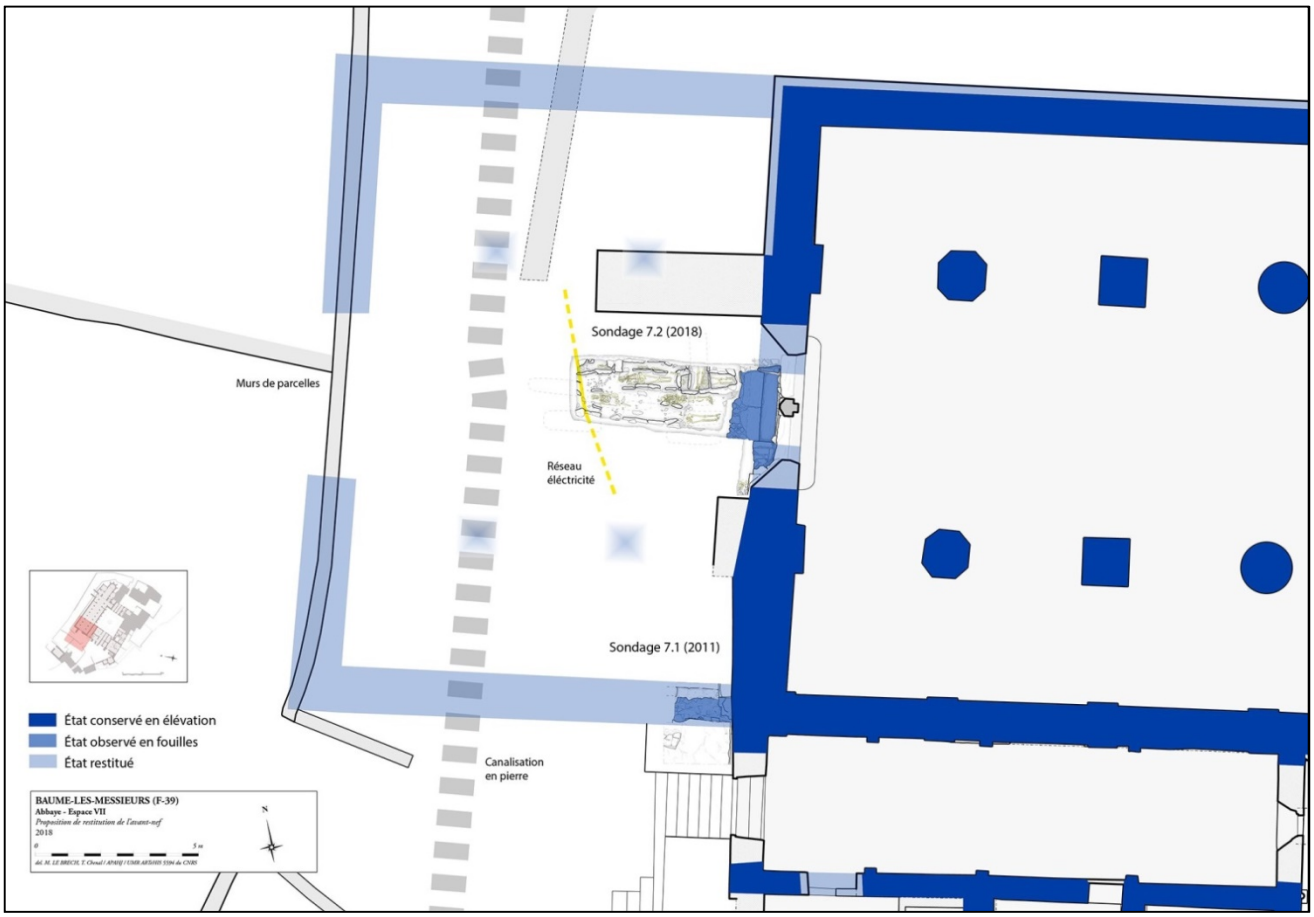

Fig. 21 - Baume-les-Messieurs - relevé des sondages du parvis et proposition d'emprise de l'avant-nef (d'après M. Le Brech et S. Bully)

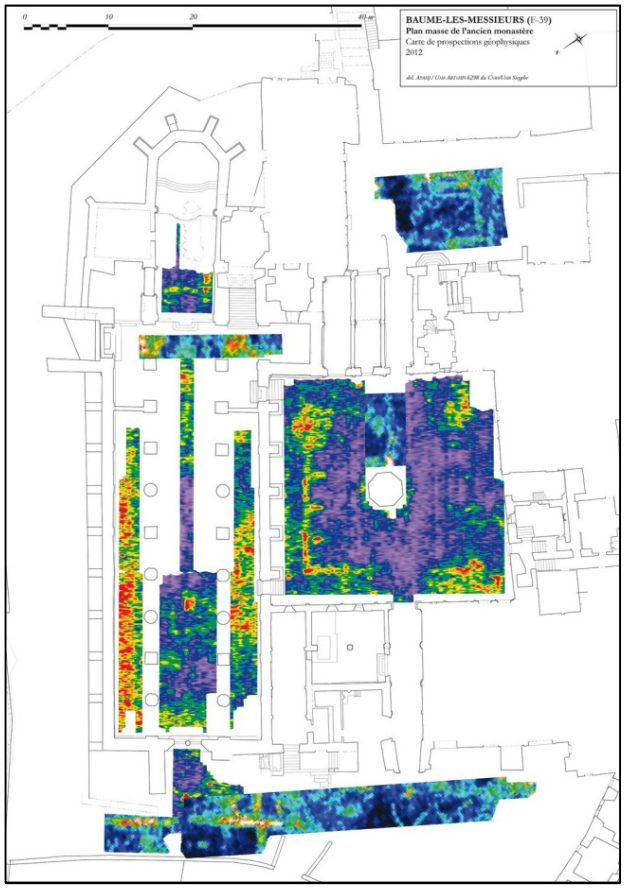

Fig. 22 - Baume-les-Messieurs – carte des prospections géophysiques (APAHJ/UMR ARTEHIS/UMR SISYPHE)

Le monastère de Gigny

Témoin d'une histoire commune avec Baume, celle de la fondation de l'abbaye de Cluny vers 910 par l'abbé Bernon, alors à la tête des deux établissements jurassiens, le *monasterium* de Gigny était apparu dans les sources écrites quelques années auparavant, en 890[58] (*fig. 23*).

Fig. 23 - Gigny – vue générale de l'ancienne abbatiale et de la clôture du monastère fossilisée dans le cadastre (cl. S. Bully)

Son abbatiale fait l'objet de l'attention soutenue de Christian Sapin depuis des premiers relevés en 1989[59], avec l'ambition affichée, au-delà de l'approche monographique du monument, de « mieux comprendre Cluny II »[60]. Parfois considéré dans l'historiographie régionale comme le modèle de Cluny II, l'ensemble des analyses architecturales et archéologiques menées sur l'édifice et l'apport de datations absolues placent sa construction autour de l'an mil[61] : plus qu'un modèle de Cluny II, elle en serait une sorte « d'architecture miroir ».

L'église comprend une nef à trois vaisseaux, longue de six travées, en partie reconstruite entre le XVe siècle et l'époque moderne[62] (mur gouttereau nord, piles) (*cf. fig. 31*). Son volume et sa hauteur sont tronqués par un rehaussement conséquent des niveaux de sol à partir de l'époque gothique destiné à compenser la déclivité du terrain naturel. En revanche, il apparaît dans les différents sondages que cette déclivité a été assumée dans l'édifice primitif par l'établissement de paliers correspondant aux grandes divisions spatiales internes de l'église. Selon É. Vergnolle, la nef et le chevet furent sans doute voûtés dès l'origine, et on conserve des témoins des voûtes d'arêtes dans les collatéraux[63].

La nef précède des parties orientales très développées où l'on reconnaît l'essentiel du parti architectural roman. Les bras du transept comportaient chacun trois travées voûtées en berceaux transversaux et s'achevaient par des absidioles semi-circulaires, séparées de l'abside centrale pour former un chevet à chapelles échelonnées[64] (*cf. fig. 31*). Comme à Baume, l'abside romane a été détruite au XIIIe siècle pour être remplacée par une abside quadrangulaire à chevet plat et les absidioles détruites. L'empâtement tardif des supports maçonnés et les différentes réfections des voûtes ne dissimulent pas totalement les choix formels d'origine, avec des piles composées selon un plan tréflé au niveau de la croisée, articulant des voûtements complexes et supportant une croisée couverte d'une tour de clocher – construite ou reconstruite au XIIe siècle. De part et d'autre du sanctuaire, une double arcade réceptionnée par un pilier octogonal ouvrait sur les chapelles latérales, à l'image de Cluny II ou de Romainmôtier (*fig. 24*).

Fig. 24 - Gigny - grandes arcades du sanctuaire ouvertes sur les chapelles latérales (cl. R. Le Pennec)

D'évidents désordres dans la façade occidentale avaient mis les chercheurs sur la piste d'une avant-nef disparue (*fig. 25 et 26*). Une prospection géophysique réalisée dès 2003, corrélée à l'étude d'archéologie du bâti des parements intérieurs et extérieurs menée en 2014 et 2015 et des sondages en 2018 (*fig. 27*), a confirmé cette hypothèse, tout en précisant son ampleur et en esquissant son plan (*fig. 28*). L'avant-nef était formée de trois vaisseaux de trois travées, de 11,30 m de longueur et de la largeur de la nef romane, soit 16,50 m. Les travées, matérialisées par quatre piliers et des pilastres recevant les arcs doubleaux dans les murs gouttereaux, devaient être voûtées sur plan barlong pour le vaisseau central et sur plan carré pour les collatéraux. La présence de deux tours de façade est vraisemblable d'après les cartes géophysiques et des vestiges observés dans l'un des sondages, mais elles pourraient appartenir à une

phase postérieure. À l'exception de son avant-nef plus courte, les dimensions de Saint-Pierre de Gigny, avec une longueur de 56,40 m, sont comparables à celle de Cluny II.

Fig. 25 - Gigny - l'ancienne abbatiale vue depuis le sud-ouest (cl. R. Le Pennec)

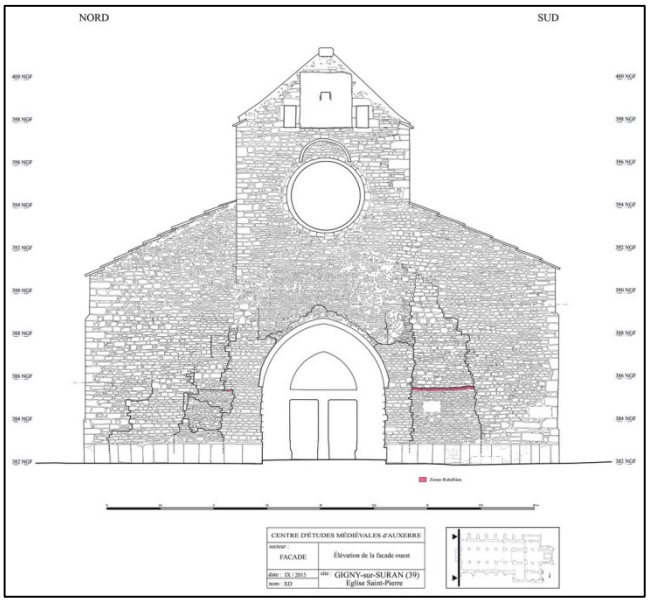

Fig. 26 - Gigny - relevé pierre à pierre de la façade occidentale, extérieur (dessin X. D'Aire, CEM)

Fig. 27 - Gigny - sondage du parvis, mur gouttereau sud de l'avant-nef (cl. F. Henrion)

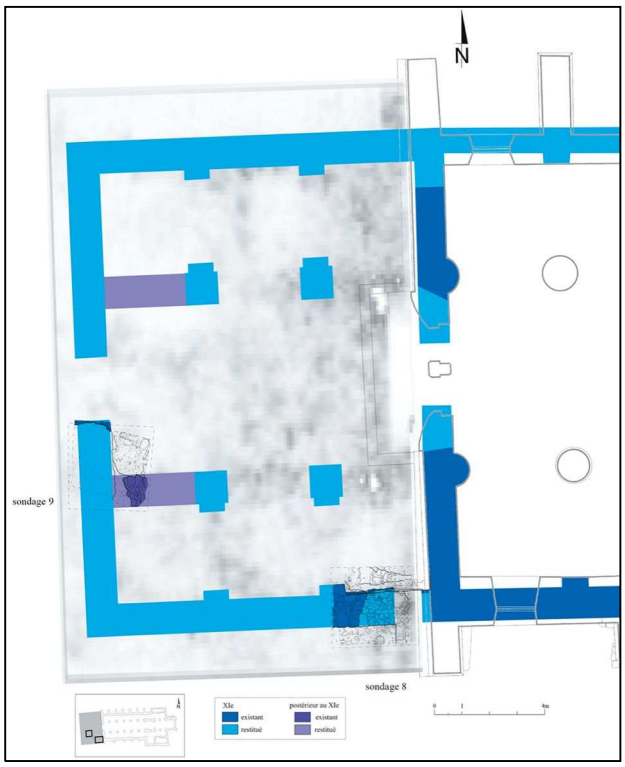

Fig. 28 - Gigny - relevé des sondages du parvis et hypothèse de restitution du plan de l'avant-nef (d'après Ch. Sapin et G. Fèvre, CEM, Auxerre)

À l'instar de Baume, des prospections géophysiques ont été engagées sur l'abbatiale — sans résultats probants — et sur l'espace du carré claustral, ici totalement disparu (*fig. 29*). Les cartes obtenues ont mis en évidence des maçonneries pouvant être rattachées aux ailes d'un cloître et à ses galeries. Les sondages qui ont suivi en 2012 — limités en surface et en nombre — ont permis de proposer le plan et l'emprise d'un vaste cloître, doté d'un lavabo monumental dans l'axe de sa galerie sud, possiblement contemporain du portail du bras sud du transept du troisième quart du XIIe siècle[65] (*fig. 30*). Les sondages n'ont pas révélé d'indices de constructions antérieures mais, comme pour Baume, on peut présumer que Gigny a été doté d'un dispositif[2] claustral avant cette période.

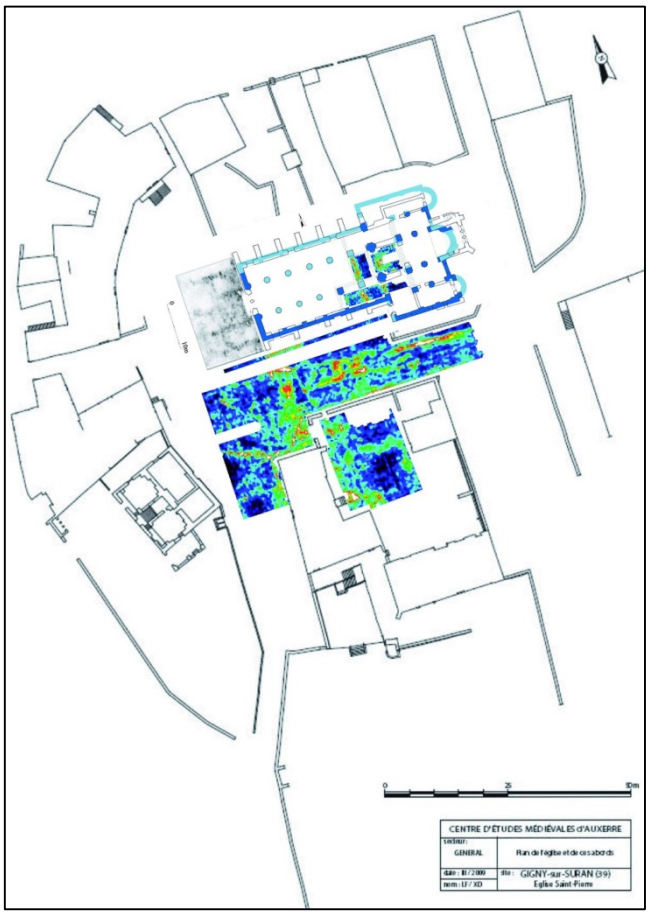

Fig. 29 - Gigny - carte des prospections géophysiques (CEM/ UMR ARTEHIS/UMR SISYPHE)

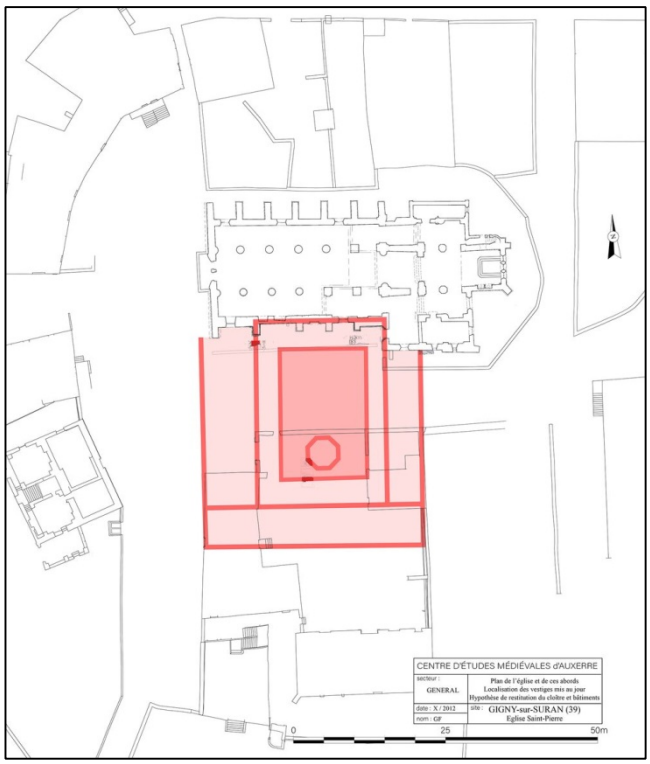

Fig. 30 - Gigny - relevé des sondages et hypothèse de restitution du cloître du XIIe s. (d'après Ch. Sapin et G. Fèvre, CEM, Auxerre)

Conclusion

Entre la fin du Xe siècle et le premier tiers du XIe siècle, Saint-Oyend de Joux, Baume et Gigny sont des établissements actifs devant bénéficier d'un temporel suffisamment important pour leur permettre d'engager la reconstruction de leurs églises abbatiales[66]. À l'exception de l'église Saint-Oyend, consacrée en 1039, on ne dispose pas de jalons historiques fiables au sujet de ces édifices et leurs datations s'appuient essentiellement sur des études architecturales et archéologiques renouvelées, renforcées parfois par des données archéométriques.

Les trois églises présentent une caractéristique commune, celle d'une architecture ambitieuse par ses dimensions et les choix constructifs et formels mis en œuvre (*fig. 31*). Gigny est doté d'une « galilée » dès l'an mil, dont le plan renvoie à celui de l'avant-nef de Romainmôtier, Tournus ou encore celui, restitué, de Cluny[67] ; si l'existence d'une avant-nef semble acquise également à Baume, un faisceau d'indices situerait sa construction plutôt dans le premier quart du XIIe siècle, sous l'abbatiat d'Aubri. Quant à l'église Saint-Oyend de Saint-Claude, un massif occidental reste encore très largement hypothétique. En revanche, la reconstruction de l'église, possiblement débutée dans le dernier quart du Xe siècle, inclut une crypte où sont déposées les reliques des Pères du Jura. Elle est accessible depuis l'église haute, mais également depuis le monastère par la galerie du grand cloître, selon un dispositif circulatoire qui renvoie à des modèles carolingiens comme à Saint-Riquier, à San Vincenzo al Volturno ou encore à Luxeuil[68]. Mais dans le cas sanclaudien, la galerie se double d'un dispositif funéraire contemporain.

À Baume, c'est l'abside centrale, avec son autel-reliquaire et une tombe privilégiée, close d'une barrière de chœur derrière l'autel majeur, qui semble reprendre les fonctions liturgiques d'une crypte. L'amplification du chœur est manifeste à Gigny comme à Baume par le choix d'un chevet à absides échelonnées — avec un décloisonnement entre les chapelles bien visible à Gigny, mais qui demeure hypothétique à Baume — selon un modèle qui n'est pas sans évoquer Cluny II[69], mais qui s'en distingue par la présence de deux puissantes tours de clochers à l'extrémité des bras du transept. En cela, le chevet harmonique de l'abbatiale baumoise peut être compa-

ré à celui de l'église Saint-Oyend de Saint-Claude. L'aspect imposant de cette composition architecturale, héritière de l'architecture carolingienne, renvoie à des édifices contemporains de l'espace alpin, comme les cathédrales d'Ivrée et d'Aoste[70]. Plus largement, l'architecture jurassienne de ce « premier art roman » a adopté ces modèles qui, depuis les IXe-Xe siècles voient une monumentalisation et un élargissement des espaces du chœur pour répondre aux évolutions de la liturgie[71].

La topographie monastique des trois établissements reste le parent pauvre des recherches engagées ces dernières années, malgré quelques avancées, en particulier sur le Saint-Claude roman et le Baume carolingien. Rappelons qu'une organisation claustrale n'est attestée qu'au XIIe siècle à Baume et à Gigny et que l'on ne sait rien du cloître qui précède celui du XVe siècle à Saint-Claude. La question d'une organisation claustrale précoce dans ces grands monastères jurassiens, entre les IXe et XIe siècles, est un enjeu majeur pour la connaissance de la diffusion des réformes monastiques entre Saint-Gall et Cluny[72]. À ce titre, Gigny et Baume, qui constituent la « préhistoire » de Cluny, apparaissent encore et toujours comme des « sites-clés ».

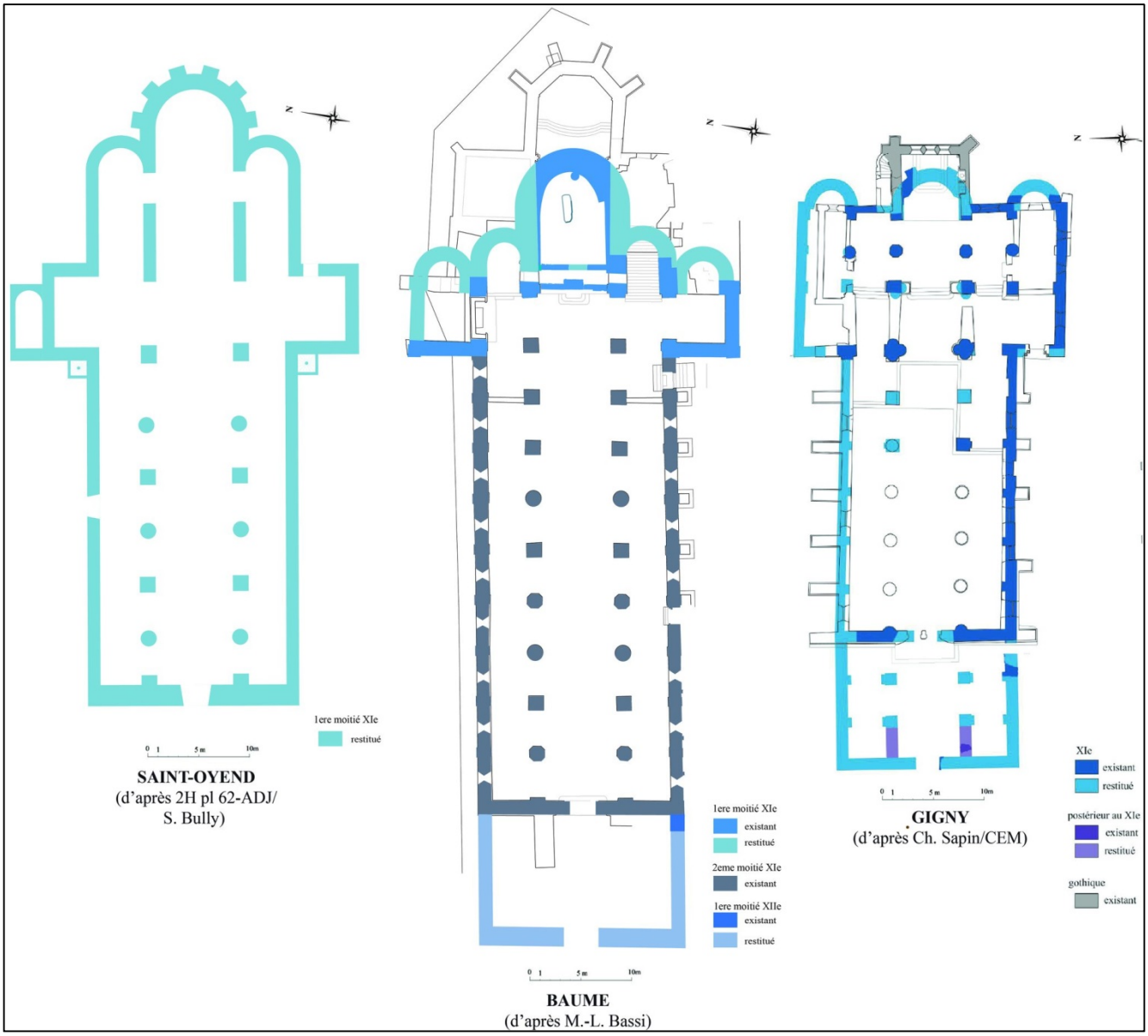

Fig. 31 - Plan comparatif des églises Saint-Oyend de Saint-Claude, Saint-Pierre de Baume et Saint-Pierre de Gigny au XIe s. (d'après S. Bully, M.-L. Bassi et Ch. Sapin)

NOTES

1 Franche-Comté et premier art roman. L'architecture religieuse en Europe autour de l'an mil, Catalogue de l'exposition, Les cahiers de l'Abbaye, 2, Saint-Claude, 2009, 96 p. ; Le « premier art roman, cent ans après. La construction entre Saône et Pô autour de l'an mil. Études comparatives, É. VERGNOLLE et S. BULLY (dir .), Actes du colloque international de Baume-les-Messieurs et Saint-Claude, 17-21 juin 2009, Besançon, 2012, 454 p.

2 Co-responsable du programme de prospection thématique (PT) du ministère de la Culture sur « L'architecture des églises romanes comtoises à travers l'archéologie du bâti » entre 2006 et 2008.

3 Co-responsable du projet collectif de recherches (PCR) du ministère de la Culture sur « *Les monastères en Europe occidentale (Ve-XIe siècle). Topographie et structures des premiers établissements en Franche-Comté et en Bourgogne* » entre 2010 et 2016 ; co-responsable des programmes de PT « *Monastères du premier millénaire en Franche-Comté et architecture romane : les établissements « pré-clunisiens* » en 2009 et « *Les avant-nefs clunisiennes du Jura : Gigny et Baume-les-Messieurs* » en 2018.

4 M.-L. BASSI, *L'abbatiale de Baume-les-Messieurs à l'époque romane. Histoire d'un chantier*, Thèse de doctorat de l'Université de Franche-Comté, sous la direction de Ph. Plagnieux, 2013, 3 vol.

5 M. LE BRECH, *Topographie monastique : l'évolution de l'abbaye de Baume-les-Messieurs (Jura)*, Thèse de doctorat de l'Université de Franche-Comté, sous la direction de Ph. Plagnieux, 2021, 4 vol.

6 S. BULLY, *Étude de topographie monastique : l'ancien palais abbatial de Saint-Claude (Jura), Ve-XVIIIe siècle*, Thèse de doctorat de l'université de Franche-Comté, sous la direction d'É. Vergnolle puis de Ph. Plagnieux, 2008 ; co-responsable du PT sur « *L'architecture des églises romanes comtoises à travers l'archéologie du bâti* » entre 2006 et 2008 ; co-responsable du PCR sur « *Les monastères en Europe occidentale (Ve-XIe siècle). Topographie et structures des premiers établissements en Franche-Comté et en Bourgogne* » entre 2010 et 2016 ; co-responsable des programmes de PT « *Monastères du premier millénaire en Franche-Comté et architecture romane : les établissements « pré-clunisiens* » en 2009 et « *Les avant-nefs clunisiennes du Jura : Gigny et Baume-les-Messieurs* » en 2018.

7 S. BULLY, « Circulation et hiérarchie au sein des établissements monastiques médiévaux : à propos de la grande galerie de l'abbaye de Saint-Claude (Jura) », *in : Monastères et espace social. Genèse et transformations d'un système de lieux dans l'Occident médiéval,* M. LAUWERS (éd.), Collection d'études médiévales de Nice, vol. 15, Turhout, 2014, p. 353-375 ; S. BULLY, « Famille d'églises et circulations : le cas de l'abbaye de Saint-Claude (Jura) du Ve au XVIIIe siècle », Actes du colloque de Nantua de novembre 2006, *Espace ecclésial et liturgie au Moyen Âge,* Lyon, 2010, p. 75-89.

8 U. ROBERT, « Chronique de Saint-Claude (XIIe siècle) », *BEC*, XLI, Paris, 1880, p. 568.

9 G. MOYSE, « Actes privés inédits relatifs à Besançon et Saint-Claude sous Conrad le Pacifique », *BEC*, CXXX, Paris, 1972, p. 587-588.

10 « *sacrosancta Dei ecclesia quae est constructa in honore beati Petri apostolorum principis, ubi beatissimus Eugendus in corpore requiescit* […] ».

11 Cette réflexion sur la date de construction de l'église Saint-Oyend est issue des nombreuses discussions et échanges avec Aurélia Bully.

12 Cette réflexion sur la date de construction de l'église Saint-Oyend est issue des nombreuses discussions et échanges avec Aurélia Bully.

13 En particulier un rapport établi par le maçon Jacquin peu avant sa démolition en 1754 ; Arch. dép. du Jura, 2 H 140.

14 Arch. dép. du Jura, 2Hpl 1 et 2Hpl 62 ; arch. mun. Saint-Claude, FF7.

15 Arch. dép. du Jura, C 81 (en remerciant Éliane Vergnolle de m'avoir communiqué ce document).

16 É. VERGNOLLE, « Le « premier art roman » de Josep Puig i Cadafalch à nos jours », *in Le « premier art roman, cent ans après…, op. cit.*, p. 47 ; *ID.*, « Les chapiteaux à angles abattus de l'aire bourguignonne (première moitié du XIe siècle) », *in La lezione gentille. Scritti di storia dell'arte par Anna Maria Segagni Malacart,* L.-C. SCHIAVI, S. CALDANO, F. GEMELLI (dir.), Milano, 2017, p. 237 ; M.-L. BASSI, « Les supports », *in Franche-Comté et premier art roman…, op. cit,* p. 48-49.

17 *AASS mai II*, 1680, p. 328, 1re colonne [*Vix tandem locus idoneus potuit inveniti, fuit turris basilicae S. Eugendi per duas hinc inde cochleas ascendenda. Illie posita sedes lignis fortioribus circum septa, ut solam manus impositionem, vel auditum & responsa perciperent, qui per alteram feriatim cochleam ascendentes, per alteram exinde descendebant, ut nec illi nec sibi invicem possent esse molesti*]. En remerciant Alain Dubreucq pour la traduction.

18 R. PERINETTI, « Le chœur occidental de la cathédrale d'Aoste (XIe siècle) », *Avant-nefs et espaces d'accueil dans l'église entre le IVe et le XIIe siècle*, SAPIN Ch., (dir.), Auxerre, 2002, p. 374.

19 I. PARRON-KONTIS, *La cathédrale Saint-Pierre en Tarentaise et le groupe épiscopal de Maurienne*, DARA n° 22, Lyon, 2002, p. 42-44.

20 Arch. dép. du Jura, G 13.

21 D'après une description de 1754 ; Arch. dép. du Jura, G13.

22 D'après une description de la même période ; Arch. dép. du Jura, C81.

23 S. BULLY, « Circulation et hiérarchie… », *op. cit.*, p. 362-364.

24 B. PALAZZO-BERTHOLON, « Traitements et apparences des surfaces murales autour de l'an mil. Joints, enduits et polychromie », *in Le « premier art roman, cent ans après…, op. cit.,* p. 205-220.

25 S. BULLY, « L'église de Saint-Lupicin (Jura) », *in Le « premier art roman, cent ans après…, op. cit.,* p. 324.

26 Les vestiges de deux absides superposées, remontant aux premiers siècles du monastère, ont été découverts lors d'un sondage dans le chœur en 1995 (S. BULLY, « Famille d'églises et circulations… », *op. cit.*, p. 78-79).

27 G. DUHEM, « Deux documents inédits sur l'histoire de la cathédrale de Saint-Claude », *MSEJ 1940*, Lons-le-Saunier, 1940, p. 34-35. Ces deux documents sont cotés aux Arch. dép. du Jura, en 2HPs 60, bulle d'union de la sacristie en 1384 et 2H127, remise d'annates pour la construction de Saint-Pierre, 1392.

28 R. TOURNIER, *Les églises comtoises*, Paris, 1954, p. 165-166.

29 É. VERGNOLLE, « Les chapiteaux à angles abattus… », *op. cit.*, p. 235-248.

30 Chapiteau exposé au Musée de l'Abbaye à Saint-Claude.

31 En particulier, avec les thèses de doctorat soutenues à l'université de Franche-Comté de Marie-Laure Bassi (cf. n. 4), Matthieu Le Brech (cf. n. 5) et Sandrine Roser (*L'art à l'abbaye de Baume-les-Messieurs au XVe siècle*, 2003).

32 S. BULLY, M.-L. BASSI, A. BULLY, L. FIOCCHI et M. ČAUŠEVIĆ-BULLY, Le « monastère des reculées » au haut Moyen Âge : avancées de la recherche archéologique sur *Balma* (Baume-les-Messieurs, Jura), *in La mémoire des pierres. Mélanges d'archéologie, d'art et d'histoire en l'honneur de Christian Sapin*, Bibliothèque de l'Antiquité tardive, Turnhout, 2016, p. 241-254.

33 C. BAYOL, S. BULLY, C. LOISEL, L. VAN WERSCH, U. VERONESI, « Les vitraux du haut Moyen Âge de Baume-les-Messieurs (Jura, France) : contexte stratigraphique, analyses archéométriques et mesures conservatoires », *Le verre du VIIIe au XVIe siècle en Europe occidentale*, Actes du colloque international de l'AFAV, tenu à Besançon, du 5 au 7 décembre 2016, I. PACTAT et C. MUNIER (dir.), Besançon, 2020, p. 231-244.

34 *MGH*, *Diplomatum Karolinorum*, III, 1966, n° 33, p. 438-440.

35 Concernant les reconstructions gothiques du chevet : S. ROSER, *L'art à l'abbaye…, op. cit.,* p. 91-92, vol. 1.

36 M.-L. BASSI, « L'abbatiale de Baume-les-Messieurs (Jura) », *in Architettura dell'XI secolo nell'Italia del Nord. Striografia e nuove ricerche*, A. SEGAGNI MALACART, L. C. SCHIAVI (dir.), Pise, 2013, p. 53.

37 M. Le Brech suggère un plan légèrement différent du chevet, en restituant des travées droites au-devant des absidioles intermédiaires (M. LE BRECH, *Topographie monastique : l'évolution de l'abbaye…, op. cit.,* p. 234-235, vol. 1 ; Pl. XIII et CXIV, vol. 3).

38 S. BULLY, M.-L. BASSI *et al.*, *Baume-les-Messieurs (Jura). Rapport de fouille programmée du chœur de l'ancienne abbatiale Saint-Pierre*, Centre de documentation du SRA Franche-Comté, 2012, vol. 1, p. 60-79.

39 On ne peut pas exclure qu'il pouvait s'agir également d'une sorte de tambour de colonne en partie évidé.

40 Avec des proportions et un type de base différents, on pense à l'autel-reliquaire de Cluny II récemment découvert : A. BAUD, Ch. SAPIN, *Cluny. Les origines du monastère et de ses églises*, Paris, 2019, p. 98.

41 Le creusement a été fortement perturbé par une sépulture gothique.

42 M.-L. BASSI, *L'abbatiale de Baume-les-Messieurs à l'époque romane…, op. cit.*, vol. 1, p. 240-248.

43 Les parties orientales de l'église, comme l'étaient déjà les bâtiments carolingiens, sont en partie inscrites dans la pente naturelle du coteau de la reculée, formé d'une concentration de blocs d'éboulis et de cailloutis liés par une matrice argileuse.

44 M.-L. BASSI, « L'église Saint-Désiré de Lons-le-Saunier », in *Le « premier art roman, cent ans après…, op. cit.,* p. 329-342.

45 *ID.*, « L'abbatiale de Baume-les-Messieurs (Jura) », in *Architettura dell'XI…, op. cit.,* p. 54.

46 Déjà R. Tournier s'interrogeait en 1954 sur l'existence d'un « porche formant narthex et surmonté de tours » (R. TOURNIER, *Les églises comtoises…, op. cit.*, p. 55.).

47 E. MARTENE, U. DURAND, *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, Paris, 1717, p. 172.

48 Bibl. mun. de Besançon, coll. Dunand, ms. 30, p. 191.

49 S. BULLY, M.-L. BASSI *et al.*, *Baume-les-Messieurs (Jura), op. cit.,* p. 81-86, vol. 1.

50 M. LE BRECH, S. BULLY, *Les avant-nefs clunisiennes du Jura : ancienne église abbatiale de Baume-les-Messieurs*, Rapport de sondage archéologique. PT. Centre de documentation du SRA Franche-Comté, 2018, 81 p.

51 À titre de comparaison, le portail gothique, qui comporte un trumeau, mesure 3,22 m de largeur.

52 R. FAVREAU, J. MICHAUD, B. MORA, *Corpus des inscriptions de la France médiévale : Jura, Nièvre, Saône-et-Loire*, t. 19, Paris, 1997, p. 6.

53 M. LE BRECH, *Topographie monastique : l'évolution de l'abbaye…, op. cit.,* p. 49.

54 *ID.*, *Topographie monastique : l'évolution de l'abbaye…, op. cit.,* p. 54-63 ; 182-189 ; 248-251.

55 M. LE BRECH, *Topographie monastique : l'évolution de l'abbaye…, op. cit.,* p. 56.

56 Sur la figure d'Odon et la situation dans la première moitié du Xe siècle : I. ROSÉ, *Construire une société seigneuriale. Itinéraire et ecclésiologie de l'abbé Odon de Cluny (fin IXe-milieu du Xe siècle)*, Turnhout, 2008, 734 p.

57 S. BULLY, M.-L. BASSI *et al.*, Le « monastère des reculées » au haut Moyen Âge…, *op. cit.*, p. 252-253.

58 C'est désormais une riche bibliographie, à partir de l'analyse critique et constructive de G. Moyse, qui rappelle que dans les sources de la fin du IXe et de la première moitié du Xe siècle, Baume apparaît toujours comme une dépendance de Gigny (G. MOYSE, *Les origines du monachisme dans le diocèse de Besançon (Ve-Xe siècles)*, BEC, t. CXXXI, Paris, 1973, p. 149-154).

59 Ch. SAPIN, « L'abbatiale de Gigny (Jura) », *in Éclats d'histoire. 25 000 ans d'héritages. 10 ans d'archéologie en Franche-Comté*, Besançon, 1995, p. 372-373.

60 *ID.*, *Bourgogne romane*, Dijon, 2006, p. 52.

61 *ID.*, « Gigny. Découverte de l'avant-nef de l'église Saint-Pierre-Saint-Taurin », *Bulletin monumental*, t. 177-2, Paris, 2019, p. 171-174.

62 P. LACROIX, *Églises jurassiennes romanes et gothiques*, Besançon, 1981, p. 127-134.

63 É. VERGNOLLE, « Un portail du premier art gothique à Gigny (Jura) », *in Regards croisés sur le monument médiéval. Mélanges offerts à Claude Andrault-Schmitt*, M. ANGHEBEN *et al.*, Turnhout, 2018, p. 385-386.

64 Ch. SAPIN, S. BULLY, « Gigny et Baume, des monastères comtois aux origines de Cluny », *Cluny et ses influences en Europe*, Dossiers d'archéologie, hors-série n° 19, Dijon, 2010, p. 18-25.

65 É. VERGNOLLE, « Un portail du premier art gothique à Gigny…, *op. cit.*, p. 383-396.

66 R. Locatelli a largement contribué à démontrer cet aspect de la vitalité de Saint-Oyend dès le début du XIe siècle ; les sources d'archives à la disposition des historiens sont plus équivoques pour Baume et Gigny avant le troisième quart du XIe siècle où le rattachement de Gigny à Cluny en 1076 est généralement considéré comme l'aboutissement d'un processus de décadence alors que, *a contrario*, le pape Grégoire VII confirme la possession de plusieurs établissements monastiques au *monasterium* de Baume en 1078 (dont Gigny ressortant alors de l'orbite clunisienne) : R. LOCATELLI, *Sur les chemins de la perfection, Moines et chanoines dans le diocèse de Besançon vers 1060-1220*, Saint-Etienne, 1992, p. 41-76.

67 Ch. SAPIN, « Gigny. Découverte de l'avant-nef… », *op. cit.*, p. 173.

68 S. BULLY, « Circulation et hiérarchie… », *op. cit.*, p. 365-371.

69 Pour une synthèse récente sur cette question : A. BAUD, Ch. SAPIN, *Cluny. L'origine…, op. cit.*, p. 80-96 ; on renverra également à la contribution de Ch. Sapin dans ce même volume.

70 C. TOSCO, M. L. VESCOVI, « L'architecture romane en Piémont et dans le Val d'Aoste. État des questions », *in Le roman en Italie septentrionale. État des questions*, Bulletin monumental, T. 174-1, Paris, 2016, p. 22-23 ; É. VERGNOLLE, *L'art roman en France*, Paris, 1994, p. 71-72.

71 H.-R. SENNHAUSER, « À propos de l'architecture monastique. Entre Saint-Gall et Cluny II », *in Cluny. Les moines et la société au premier âge féodal*, M. IOGNA-PRAT, M. LAUXERS, F. MAZEL, I. ROSÉ (dir.), Rennes, 2013, p. 527-547.

72 Sur la question des premiers cloîtres et les enjeux de la recherche : Ch. SAPIN, « Disposition et construction monastique préromane et romane, la question des premiers cloîtres en Bourgogne », *in De la Bourgogne à l'Orient. Mélanges offerts à Monsieur le Doyen Jean Richard*, J. MEISSONNIER *et al.* (textes réunis par), Dijon, 2020, p. 173-193 ; *ID.*, « De la cour au cloître carolingien », *in Le cloître roman*, Les cahiers de Saint-Michel de Cuxa, XLVI, 2015 ; p. 21-34.